Joseph Maunoury, le maréchal méconnu

Peu de monuments ou de témoignages publics rendent hommage à Joseph Maunoury (1847-1923), qui demeure probablement le moins connu des maréchaux de la Grande Guerre. D'ailleurs, à la veille de ce nouveau conflit, rien ne laissait présager que ce jeune retraité (depuis 1912) de 67 ans jouerait un rôle essentiel dans le conflit et serait honoré par l'accès au maréchalat.

Polytechnicien de formation, cet officier d'artillerie, rapidement jugé « *digne de toutes les récompenses le plus vite et le plus loin possible* » (appréciation de son dossier militaire), mène une carrière brillante en occupant des postes prestigieux tels que le commandement militaire du palais Bourbon, le gouvernorat de Paris ou encore le Conseil supérieur de la guerre. Cependant, après une entame marquée par un baptême du feu rapide qui lui vaut d'être blessé par balle à la jambe droite à Champigny le 2 décembre 1870, il ne prend pas part à l'aventure ultramarine, ce qui ne lui permet pas de s'illustrer l'arme à la main, alors même qu'il côtoie un Joffre ou un Gallieni.

Un technicien et un penseur

Peu porté sur la chose politique, Joseph Maunoury se distingue essentiellement par son savoir et sa capacité à le transmettre. Professeur estimé, dont le cours d'artillerie à Saint-Cyr est apprécié au point d'être édité, il s'impose comme une référence, même s'il



Portrait du Général Maunoury. Agence Rol (C) Gallica

prône des idées à contre-courant de la « doxa » (ensemble des opinions et des tendances généralement observées), telle que la combinaison des armes, en particulier la concentration des feux, qui permet l'économie des hommes et qu'on retrouve théorisée par Foch. Il porte également un véritable intérêt aux applications de l'aviation naissante.

Ses fonctions successives au sein de l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie puis à la tête de la commission des écoles militaires, lui permettent de partager sa vision. D'autant, qu'il dirige l'Ecole supérieure de guerre en 1907-1908. C'est notamment à ce titre qu'il appelle Pétain pour lui confier la chaire de professeur titulaire au cours de tactique d'infanterie. Colonel à 49 ans (1897), cet officier qui marque par « *[sa] noblesse de caractère, [son] indépendance de jugement et [la] clarté de son intelligence* » (général Bricard), accède au généralat très rapidement. Divisionnaire en 1906, il est placé dans le cadre de la réserve six ans plus tard, étant atteint par la limite d'âge.

Sauver Paris

Mais la Grande Guerre change la donne. De sa propre initiative, « *le plus vieux général de l'armée de Terre* » comme il aimait à se surnommer lui-même, embarque son cheval et rejoint Paris par voie ferrée dès les premiers signes de conflit.

Face aux premières défaites, Joffre lui offre un poste d'inspection de dépôts du Nord et de l'Ouest situés hors des zones des armées avant de lui confier en urgence l'armée de Lorraine, avec la dégradation de plus en plus rapide

de la situation. Faute de mieux, Joseph Maunoury hérite d'une armée constituée de bric et de broc, essentiellement constituée par la réserve. Il parvient pourtant à infliger un échec au Kronprinz dans la région d'Etain. Puis, il enchaîne avec la toute nouvelle 6ème Armée, guère mieux lotie. Positionnée à l'extrême gauche de l'armée anglaise, dans la tentative délicate et simultanée de couvrir Paris et de reprendre l'initiative, une mission délicate voir désespérée lui est assignée : tenir coûte que coûte, sans idée de recul. Et pour ce faire, « *nul mieux que ce Beauceron solide* » (Franchet d'Espérey) ne pouvait l'accomplir.

De fait, avec son chef obstiné, aux « *qualités d'organisation et [aux] aptitudes manœuvrières de premier ordre jointes à la plus belle énergie morale et à une inlassable activité* » (texte de sa citation), dans l'Ourcq, « *la 6ème Armée [va] soutenir pendant cinq jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire* [très] *nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte [est] dure ; les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer* » (déclaration de Joseph Maunoury). C'est dans ce cadre que s'inscrivent des épisodes emblématiques tels que la mort du lieutenant de réserve Charles Péguy ou la réquisition des taxis « de la Marne » pour alimenter ce front où, malgré la supériorité des feux et des effectifs ennemis, on harcèle « *à outrance* » (expression du ministre de la Guerre Millerand) sur le flanc et les arrières.



Le 11 septembre 1921, le général Maunoury au bras du général Lamaze à Meaux. Agence Rol (C) Gallica

Même si l'ennemi, l'impétueuse Ière Armée de von Klück, se retire en ordre, le combat des intervalles et de l'audace a payé. Cette fois, Paris ne capitulera pas. C'est la revanche de 1870 : « *[…] ce vers quoi étaient tendus depuis 44 ans, tous [s]es efforts et toutes [s]es énergies.* »

Joseph Maunoury a effectivement mis en œuvre avec efficacité tout ce qu'il avait théorisé auparavant. « *Et pour la première fois il épingle sur sa poitrine la modeste médaille commémorative de la campagne de 1870. Jamais il n'avait voulu la porter […] insigne d'une guerre héroïque marquée par la défaite* » (Charles-Armand Klein).

Malheureusement, le front se fige dans une guerre de positions. Toujours en charge de la couverture de Paris, homme simple et proche de ses hommes, dans un long manteau sans insignes, celui que l'on surnomme désormais « *le chef de la dernière chance* » n'a de cesse de parcourir le terrain pour galvaniser ses troupes et

se rendre compte de la réalité. Ainsi, le jeudi 11 mars 1915, dans le secteur de Vic-sur-Aisne (Aisne), en pleine visite de la tranchée, le général de Villaret, commandant la 14ème Division l'incite à regarder par une meurtrière. Le futur maréchal est touché en plein visage par une balle. L'œil gauche se trouve arraché, l'autre est atteint par un éclat, la mâchoire est fracassée. C'est un Joseph Maunoury plongé dans le coma qui est évacué. Placé en convalescence forcée, il perd définitivement la vue. C'est la deuxième fois que le malheur frappe le général dont l'unique fils, Louis, capitaine, a été amputé d'une jambe lors de la bataille des frontières.

Le général reprend brièvement du service, à nouveau, en tant que gouverneur de Paris mais est victime des remaniements du ministère de la Guerre. « *Réduit à vivre dans l'obscurité les jours d'attente de la victoire* » (Joffre), il continue à se tenir informer des développements du conflit, via de nombreuses visites d'officiers ou à l'aide d'une ingénieuse carte en relief.

Des services reconnus

Arrive la paix, enfin. Joseph Maunoury devient président d'honneur de l'Union des aveugles de guerre. Lui qui a dû, personnellement, faire de nombreuses démarches pour faire reconnaître sa cécité, met toute son énergie dans ce combat.

S'il ne prend pas part au défilé de la Victoire, en revanche, il est l'un des rares généraux français à être convié à la signature du Traité de Versailles, en qualité de représentant des blessés de guerre. Il meurt le 28 mars 1923, d'une hémorragie cérébrale liée à ses blessures lors d'un trajet en train pour Orléans, où il comptait rendre visite à son fils en garnison.

Sur demande du député de son lieu de retraite et des membres du groupe des mutilés de la Chambre, la proposition au maréchalat est adoptée à l'unanimité. Le décret de nomination à titre posthume est publié seulement trois jours après son décès. « *Le maréchal des blessés et des mutilés* » (Jean-Noël Grandhomme) devient ainsi le dernier des huit maréchaux de la Grande Guerre.

La famille ayant refusé un hommage national conformément à l'esprit modeste du nouveau maréchal, la petite église de Mer (Loir-et-Cher) déborde de personnalités venues lui rendre hommage. Inhumé tout d'abord dans le caveau familial, sa dépouille est transférée aux Invalides en 1931. « *Né à la vie militaire dans la défaite, il devait mourir avec l'auréole du martyr après avoir connu la victoire à laquelle il avait si bien travaillé* » (discours de Pétain en 1928 pour l'inauguration à Mer du monument du maréchal Maunoury).



2 avril 1923, obsèques du général Maunoury à Mer, discours du maréchal Joffre. Agence Rol (C) Gallica

Chef de bataillon Eva Renucci,
chargée de recherches au Service historique de la Défense